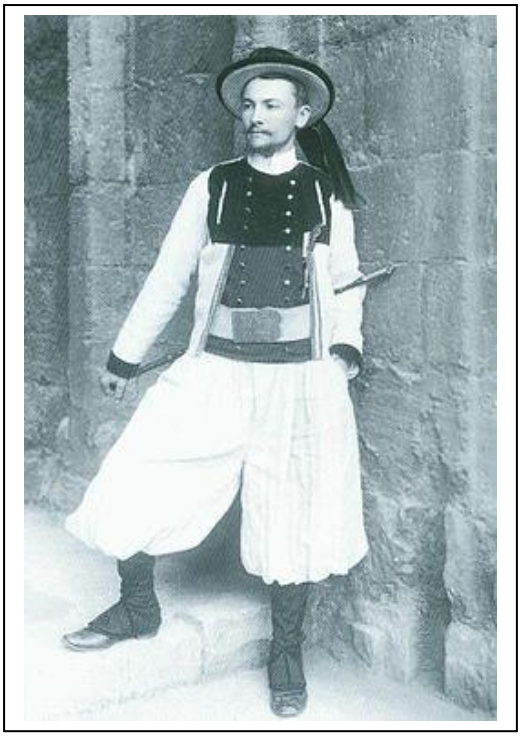
© ANOLiR

FRANÇOIS JAFFRENNOU, DIT TALDIR[1] : CHEZ LES SPHYNX[2]

Par le lieutenant-colonel IRAT (H) Pierre POUSSIN



François Jaffrennou,
dit « Taldir » (« Front d'Acier »)
Sergent interprète pendant la
1ère Guerre mondiale

Non, ce n'est pas une tenue de zouave, fût-il pontifical, ni la tenue des interprètes (de breton !), mais le personnage sur cette photo est bien François Jaffrennou, Maréchal-des-Logis, mobilisé pendant trois ans, et interprète auprès de la 37ème Division d'infanterie anglaise, après un passage au même titre auprès des troupes américaines.
Né en 1879 à Carnoët, près de Callac (22), il est breton et se passionne pour la langue, la civilisation et les traditions de la Bretagne (surtout Basse-Bretagne) et des pays Celtes (surtout Pays de Galles). De nombreux voyages outre-Manche « pour unir les cultures celtiques » lui permettront un niveau d'anglais convenable.
Ce qui ne l'empêchera nullement de faire son devoir : appelé sous le matricule 2693 au 48ème Régiment d'infanterie de Guingamp, il part « aux armées » le 3 août 1914, au 13ème Régiment d'artillerie (service auto), puis au 20ème Escadron du train le 1er juin 1916. Il suit le cours de préparation aux EOR. Le 15 septembre 1916, et repart aux armées le 18 mars 1917. Il passe au 8ème, puis au 19ème Escadron du train le 17 août 1917. Brigadier en 1915, il est nommé Maréchal des logis le 7 mars 1918. En 1917, il est affecté comme interprète à la 1ère Armée américaine au GQG du Général Pershing à Chaumont sur-Marne qui a besoin d'« interprètes-automobilistes », et il monte en ligne fin novembre 1917.
Il reste tributaire de l'École de Berck-Plage (pour les interprètes près l'Armée britannique), après celle de Biesles (pour les interprètes près l'Armée américaine) où, écrit-il, il apprend son « métier ». Sur sa demande, il est muté à l'Armée britannique. Un matin, le tableau des affectations lui apprend qu'il est détaché à la « 37ème Division d'infanterie du 46ème Corps d'armée, de la 3ème Armée ». Avec l'appui d'une « éminente personnalité bretonne », il espère bien que son poste sera à la division galloise. Son capitaine reconnaît qu'il a fait une erreur « d'un chiffre » puisque c'est la 38ème qui est galloise.
Évidemment, il est déçu et s'en ouvre à son chef, ce qui donne ce dialogue :
« - Ce qui est écrit est écrit. Je prends la 37ème.
- Et vous faites bien.
- Pourquoi, mon Capitaine ?
Il réfléchit une seconde, comme s'il devait répondre, et :

[1] Taldir, l'un de ses pseudonymes littéraires, est avant tout son nom bardique.
[2] Selon certains dictionnaires, sphinx n'a pas de forme plurielle. Pour d'autres, il devient 'sphinxes' ou 'sphinges'. La forme 'sphinge' est également utilisée comme féminin. L'auteur a quant à lui choisi de garder la forme masculine, épelée avec un 'y'…

- Mon ami, vous êtes breton, n'est-ce pas ?
- Oui mon Capitaine.
- Vous savez le sacrifice qui a été demandé aux Bretons par le Commandement français ?
- Certes.
- Eh bien, il en va de même pour les Gallois dans l'Armée britannique. Depuis quatre ans, les deux divisions qu'a fournies cette principauté (sic) n'ont jamais été relevées. Elles ont été décimées plusieurs fois et reformées ces derniers temps à partir d'éléments qui ne sont plus uniquement gallois. Les interprètes qui ont été attachés à ces troupes de choc (re-sic) y ont tous été tués ou évacués pour blessures. Je vous le dis bien sincèrement. Mon ami, le sort vous favorise, gardez la 37ème…»

Après avoir servi de manière irréprochable, il est démobilisé le 14 janvier 1919.

Son retour à la vie civile, et sa passion pour tout ce qui est celte, vont lui causer bien des ennuis. Déjà, son livret militaire porte trace de deux condamnations à des amendes « pour diffamation par voie de presse ». À cette époque le « mouvement breton » est en pleine expansion et, bien entendu, de multiples « chikaya » se font jour en son sein où tous les coups semblent permis.

Pendant l'Occupation, il écrit pour « La Bretagne », quotidien régionaliste de Yann Fouéré, condamné par contumace en 1946 pour collaboration avec l'ennemi. Du coup, accusé, lui aussi, François Jaffrennou, pour avoir adressé en 1940 un placet au Maréchal Pétain, va connaître un temps la paille humide des cachots, mais ceci est une autre histoire…

Il sera décoré des Palmes académiques en 1922 et de la Légion d'honneur en... 1938.

Ses « notes de guerre » sont complètes, très détaillées, et très intéressantes. Le style en est volontairement dépouillé et objectif. Tout au plus peut-on trouver légèrement agaçant ce travers répandu à l'époque pour montrer qu'on adhère à « l'Entente cordiale », de parsemer tout discours de termes anglais plus ou moins bien traduits. Travers qui existe toujours, peut-être pas pour les mêmes raisons, mais aussi « démonstratif » d'une certaine image de soi-même. Péché véniel chez « Taldir »…

Sources : Archives militaires.
Wikipédia : https://fr.wikipedia.org/wiki/Fran%C3%A7ois_Jaffrennou

Études Celtiques de Michel Perrin (traducteur de breton en français)
Article de Joseph Lohou, Le Barde « Taldir », Callac de Bretagne

http://enenvor.fr/eeo_actu/bellepoque/fran%C3%A7ois_jaffrennou_l_emigration_bretonne_et_les_celto_bretons.html.

https://www.regionalismes.info/infos/etudes/confrontation/jaffrenou/jaffrenou.htm

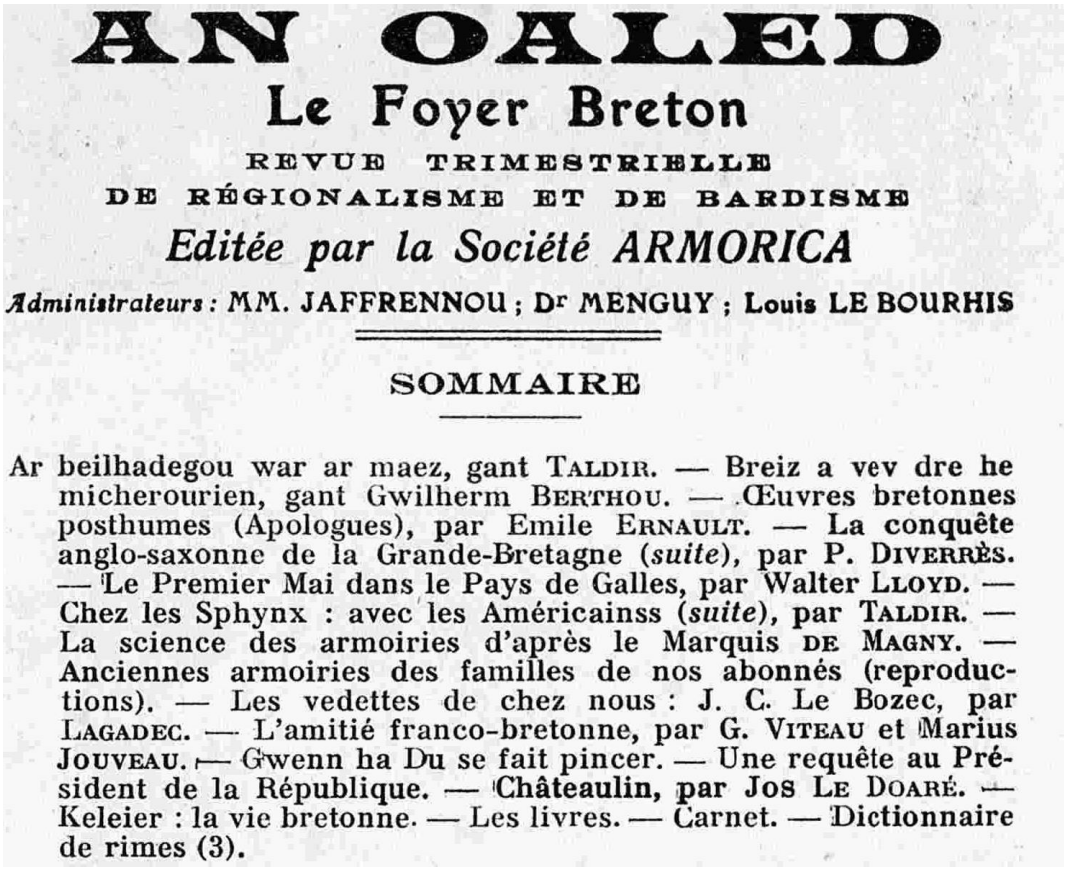
https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00575335/file/TheseChartier.pdf

© ANOLiR

François JAFFRENNOU, dit TALDIR : CHEZ LES SPHYNX[3]

J'ai été trois ans sur le front français. En 1917, les Américains accoururent à la rescousse. Ils réclamèrent des officiers de liaison, des interprètes, et des instructeurs sachant l'anglais. Une mission fut formée sur le modèle de celle qui existait déjà à l'armée britannique. Le Général Ragueneau en prit le commandement.

Je fus affecté à cette mission. L'examen d'interprète ayant été favorable, j'entrai CHEZ LES SPHYNX, ainsi appelés parce qu'ils portaient au collet la tête de l'animal fabuleux. Ce corps spécial avait été créé par Bonaparte pendant la campagne d'Égypte, en 1798. En France, de 1914 à 1919, son effectif ne dépassa pas 3000 hommes. J'ai passé dix mois avec le 1er Corps d'armée constitué par les USA.



AN OALED

Le Foyer Breton

REVUE TRIMESTRIELLE
DE RÉGIONALISME ET DE BARDISME

Editée par la Société ARMORICA

Administrateurs : MM. JAFFRENNOU ; Dr MENGUY ; Louis LE BOURHIS

SOMMAIRE

Ar beilhadegou war ar maez, gant TALDIR. — Breiz a vev dre he micherourien, gant Gwilherm BERTHOU. — Œuvres bretonnes posthumes (Apologues), par Emile ERNAULT. — La conquête anglo-saxonne de la Grande-Bretagne (*suite*), par P. DIVERRÈS. — Le Premier Mai dans le Pays de Galles, par Walter LLOYD. — Chez les Sphynx : avec les Américainss (*suite*), par TALDIR. — La science des armoiries d'après le Marquis DE MAGNY. — Anciennes armoiries des familles de nos abonnés (reproductions). — Les vedettes de chez nous : J. C. Le Bozec, par LAGADEC. — L'amitié franco-bretonne, par G. VITEAU et Marius JOUVEAU. — Gwenn ha Du se fait pincer. — Une requête au Président de la République. — Châteaulin, par Jos LE DOARÉ. — Keleier : la vie bretonne. — Les livres. — Carnet. — Dictionnaire de rimes (3).

Avec les Américains (1917-1918)[4]

Grâce à l'emploi qui m'était dévolu au cœur de la 1ère Division américaine, j'ai eu la possibilité de coopérer à l'organisation d'une armée nouvelle, composée de novices dans le métier des armes.

BREST (camp de Pont-an-Ezenn) était la base américaine du Matériel, SAINT-NAZAIRE, la base du Personnel, BORDEAUX, la base du Ravitaillement. Ces trois bases étaient

[3] Selon certains dictionnaires, sphinx n'a pas de forme plurielle. Pour d'autres, il devient « sphinxes » ou « sphinges ». La forme « sphinge » est également utilisée comme féminin. L'auteur a quant à lui choisi de garder la forme masculine, épelée avec un « y »…

[4] Notes : Extrait du journal « An Oaled » (Le foyer breton).

reliées par voies ferrées au centre de répartition de NEVERS, au cœur de la France, qui comprenait les magasins d'approvisionnement du front et les Écoles d'instruction des cadres. Une ligne directe reliait cette ville à CHAUMONT, QG du Général Pershing.
L'Armée des États-Unis en formation s'appelait « The First Army », ce qui laissait supposer qu'une seconde, puis une troisième, sortiraient de terre. À l'aube de cette année décisive, 1918, la Première Armée en campagne comprenait :
- Le GQG. de CHAUMONT-SUR-MARNE et ses services,
- Un régiment de Marines, cantonné à la caserne d'Infanterie de CHAUMONT,
- Quatre divisions en ligne sur le front des Vosges, formant huit brigades, dont les QG étaient à NEUFCHÂTEAU, GONDRECOURT, MESNIL-LA-TOUR, BIESLE, ROLANDPONT, BOURMONT, VITTEL et LANGRES.
Nous avions deux interprètes en auto, détachés à chacun de ces QG, où ils devaient être à la disposition, l'un de l'officier-interprète, l'autre de l'officier de liaison.
La liaison par officier spécial était une institution nouvelle. Cet officier, généralement un capitaine, était choisi et désigné par le GQG français dans toutes les armes. Il devait avoir la « cote d'amour », des connaissances militaires approfondies et des manières d' « homme du monde ». Il conservait l'uniforme et les insignes de son arme d'origine, et assurait la liaison entre le Commandement français et le Commandement américain, tandis que l'officier-interprète, qui dépassait rarement le grade de sous-lieutenant, était vêtu de kaki, et avait une toute autre fonction.
La ville de CHAUMONT, au début de 1918, regorgeait de soldats « Yankees ». Pour les loger, un immense village de baraques Adrian avait été édifié sur les coteaux qui surplombent la vallée de la Marne.
Les Services étaient logés dans les dépendances de la caserne du 109ème d'infanterie. Les plus importants étaient les « Sales Offices » ou « Bureau des denrées alimentaires ». Nous pouvions bénéficier de ses distributions.
En face de cette caserne se trouvaient les autos ou les « lorries » (camions). Dans le prolongement, l'immeuble de la YMCA (Young Men Christian Association), ex-foyer du soldat français, avec bar, comptoir alimentaire, salle de lecture, salle de spectacle.
J'assistai, un soir, dans cette salle, à une conférence donnée par un docteur de l'Université de BOSTON, aux recrues « yankees » sur les causes de la guerre, et les raisons pour lesquelles les États-Unis y prenaient leur part !
Le brave docteur y ressassait les arguments des « Jingoes » (Bellicistes). En matière de « bourrage de crâne », nos alliés n'avaient rien à nous envier. Il était heureux pour nous qu'il en fût ainsi, car, autrement, cette masse humaine n'eût pas afflué au secours de la France de Jacques Cartier et de La Fayette.

Le commerce chaumontais était entièrement tributaire des États-Unis. Tous les produits en vitrine venaient d'outre-Atlantique.
La librairie, elle-même, recevait les journaux américains, et, comme ils n'étaient pas soumis à la censure, les Chaumontais sachant l'anglais pouvaient y trouver les nouvelles les plus exactes sur ce qui se disait dans le monde.
Dans ce milieu exotique, erraient parfois de pauvres bougres de soldats français qui faisaient peine à voir. Sales et délavés, leurs uniformes leur allaient comme des sacs à viande. Aussi, les commerçants, supposant à juste raison que de telles poches étaient vides, ne leur prêtaient aucune attention.

Les femmes, surtout, n'avaient d'yeux que pour les Yankees. Tous, jeunes et bien vêtus, sans qu'on puisse distinguer un soldat d'un officier, ils possédaient la clef des cœurs. On ne rencontrait le soir, dans les rues, que des femmes au bras des sammies. Chaque sammy avait la sienne. Elles minaudaient en petit nègre au bras de leurs nouveaux seigneurs. Toute espèce de pudeur ou de respect humain avait disparu. Pour avoir la

perle, le pendentif, la zibeline désirée, que de tendresse et de câlineries ne fallait-il pas déployer ! Sentiment ? Snobisme ? Impression ? La femme française a su faire rendre à la poire américaine tout ce qu'elle pouvait en extraire. Bon prince, le Sammy, sevré de vin et d'amour dans son pays, se disait qu'avec de l'argent, il pouvait tout s'offrir en France.

Une vulgaire maritorne ne daignait même pas écouter les propos galants d'un soldat français. Chez les vieux époux Perrin, rue de l'abattoir, où logeait mon secrétaire Bloch, il y avait un garçonnet de 11 ans.
« - C'est votre petit-fils ? s'enquit Bloch.
- Oui, Monsieur
- Ses parents, morts ?
- Oh non, Monsieur, rétorqua la vieille sans s'émouvoir. Un officier américain l'a emmenée avec lui à NEVERS.
- Ah ! Mais, le mari ?
- Mais, Monsieur, il est au front… »

L'espionnage ennemi devait naturellement tenter de s'introduire dans le Corps des interprètes, où des renseignements précieux étaient à portée du plus modeste soldat.
Aussi, le Service de la Sûreté Générale avait-il mené une enquête discrète sur le personnel de la « Mission ». Dans l'intérieur, les brigades avaient reçu l'ordre de faire un rapport sur les opinions civiles des soldats attachés au QG américain. Ainsi, sur le territoire français régnait un immense réseau de police. Dans le pays qu'on appelait autrefois « le berceau de la liberté » triomphaient l'affiche, la surveillance, les aguets. Sous la poigne de fer d'un militarisme exacerbé, tous les citoyens étaient mesurés, notés, pesés. Chacun de nous en était arrivé à se méfier de tout et de tous.

Je citerai pour mémoire le fait suivant :
Un de nos interprètes étant allé en permission de 10 jours, un rapport de police le concernant arriva sur mon bureau. L'interprète Duval s'était rendu coupable de propos alarmistes et de divulgations sur l'armée américaine dans un café de la ville où il s'était rendu.
Il fut impossible au Capitaine de Luze d'étouffer ce rapport bien que l'interprète en question eût été un excellent fonctionnaire.
À son retour à l'unité, il fut immédiatement muté à son corps d'origine, avec la perspective peu rassurante d'un séjour de punition aux tranchées.
On conçoit que chacun vivait dans une atmosphère de terreur, d'autant que nous savions pertinemment que, parmi nous, et nous côtoyant en camarades, des interprètes appartenaient à la Sûreté, et nous épiaient. Nulle part, ailleurs qu'ici, un bœuf sur la langue n'était aussi nécessaire.

J'eus moi-même l'occasion de délivrer un jour un laissez-passer à un soldat français « kaki » pour se rendre à la brigade cantonnée à BIESLE. Il se nommait Le Page, et me dit qu'il était Breton, comme moi.
Treize ans plus tard, lors du passage de M. Doumergue, Président de la République, à BREST, je me trouvai à la réception officielle, lorsque ce M. Le Page vint vers moi et me rappela notre rencontre de CHAUMONT. Il était Commissaire Spécial dans le Finistère.

À compter du 15 février 1918, les soldats U.S. en formations de campagne obtinrent, à l'exemple des Français et des Anglais, des permissions. Celles-ci furent fixées à 7 jours pleins tous les 4 mois. Il fut désigné une zone de permissions en France pour chaque Corps d'armée.
Le 1er Corps d'armée, le seul formé, se vit attribuer la Savoie.

Des trains spéciaux partirent de CHAUMONT pour CHAMBÉRY, emmenant les joyeux Sammies. Il n'était prévu aucune indemnité de séjour pour les permissionnaires dans la région désignée. Mais comme les soldes étaient élevées, il leur était facile de couvrir leurs frais. Le sergent avait 10 francs par jour, le caporal, 7 francs, le soldat, 6 francs.

Sauf PARIS, qui leur était interdit, les Américains pouvaient espérer visiter, si la guerre durait, les plus belles régions de France. L'organisation américaine permit au Général Pershing de constituer en moins de 15 jours, une division sur le pied de guerre.

À la fin de novembre 1917, la Division n°1, au grand complet, entrait en ligne dans le secteur de VOIGT (Vosges).
Nos liaisons se firent alors plus serrées. Nuit et jour, les conducteurs étaient sur les routes. Des nouveaux affluaient, dont quelques fortes têtes déplacées par sanction, mais qui s'amendèrent au contact des sélectionnés que nous étions, et ne tardèrent pas à atteindre un rendement équivalent aux meilleurs.
Il fallut alors entreprendre l'agrandissement du parc US. Une équipe du Génie vint construire un garage en fer, couvert de tôle, un atelier, un réfectoire et deux autres baraques.

Petit à petit, le parc devenait une immense caserne, en même temps que la Mission française près l'Armée américaine se développait et s'organisait.
Elle comprenait :
1) Un bataillon de 500 soldats-interprètes, dépendant du 20ème Escadron du train, cantonnés moitié à CHAUMONT, dans des baraques, sur les boulevards (dépôt) et moitié à BIESLES (écoles). Directeur : Colonel de Chambrun.
2) Une compagnie de 100 conducteurs-interprètes et une compagnie de 100 ouvriers avec leurs cadres, logés dans la pelleterie du boulevard du Viaduc ; directeur : Capitaine de Luze.
3) Une Sous-intendance et ses services du Trésor, directeur : Sous-intendant Michel Lévy
4) Un Service aéronautique, directeur : Commandant Armengaud, depuis Général d'aviation.
5) Un service des postes et télégraphes
6) Un service de la sûreté.
Ces six services sous le commandement du Général Ragueneau, ancien Aide-major du Général Joffre.
L'insigne distinctif des interprètes était un sphinx doré au collet.

Après le Service des interprètes de troupes, commandé par le Colonel-Comte Aldebert de Chambrun, descendant de La Fayette, le héros de l'Indépendance américaine, le plus important de tous était celui des interprètes-automobilistes, sous les ordres de M. de Luze. Le Comte de Luze n'avait pas été placé à ce poste par hasard. Marié à une Américaine, il possédait à LIMOGES une importante fabrique de faïences, qui avait une succursale aux États-Unis. Sorti de Polytechnique, il s'était ensuite adonné à l'industrie. C'était un parfait gentilhomme, affable et généreux. Sa solde de 1200 francs ne lui suffisait pas et il en recevait autant de chez lui. Il tenait table ouverte, et représentait dignement l'influence française auprès des milliardaires qui formaient le Grand État-Major du Général Pershing.
Son adjoint, le Sous-lieutenant Kapférer, était également bien à sa place. Cet officier, âgé d'environ 40 ans, était industriel à PUTEAUX. Il avait, vers 1910, inventé la « première roue amovible » qui fut un progrès remarquable dans l'automobile, la roue Kap. Il voyait haut et grand, ne s'attardant pas aux détails qu'il laissait à ses subordonnés. Il traitait tout par téléphone, se contentant, pour écrire d'un crayon et d'un bloc-notes. Directeur général de grandes usines, il était habitué à voir tout marcher sur un simple signe. La question

d'argent ne le préoccupait pas. Il ne voulait même pas en entendre parler.

« Jaffrenou, me dit-il, je vais vous signer un pouvoir, et vous aurez ainsi des rapports directs avec le trésorier-payeur ».
C'est ainsi que, simple sous-officier, j'avais toujours en sacoche des dizaines de milliers de francs représentant les soldes de plusieurs officiers et de plus de cent hommes de troupe.
J'avais la confiance entière de Kap, comme on le nommait familièrement. Mon autorité, dans le parc, était illimitée.
Je commençai par faire une visite à l'intendance, qui devait couvrir ma comptabilité-deniers. La première chose était de se ménager une entrée dans ce lieu sacro-saint, où règne en maîtresse la paperasse, escortée d'une armée de chiffres. Une erreur d'un centime pouvait entraîner un fourrier à des recherches interminables, si l'intendance ne lui facilitait pas la tâche. Aussi convenait-il d'entretenir avec elle de bons rapports.
La situation du parc « United States » était d'autant plus compliquée que, depuis le 1er novembre 1917, date de sa création militaire, il n'avait pas été officiellement constitué administrativement. En fait, il n'avait pas d'existence légale. Il vivait en marge de l'armée, en soldes et en vivres.
On lui avait bien consenti des avances, d'ordre supérieur, mais encore fallait-il qu'elles fussent régularisées, et que le nouveau chef la reprenne depuis son origine pour pointer les entrées et sorties dont nul ne possédait ni un compte, ni une note. Il fallait absolument équilibrer la situation journalière, et comment y parvenir ? En faisant appel à la mémoire des camarades en poste depuis le début.

Dans notre vaste bureau, le téléphone ne chômait pas !
- « À telle heure, à tel endroit, une voiture pour tel officier, pour telle direction ». C'est le « Head Quarters » de Pershing.
Aussitôt, l'un des maréchaux des logis des voitures, alternant de jour et de nuit, faisait prévenir par le planton le conducteur, dont c'était le tour de service.
- « Conducteur X… avec voiture Renault 12 HP. N° tant ».
Cinq minutes après, le conducteur-interprète devait être prêt. Il recevait son ordre de mouvement et filait au point indiqué. Il va sans dire que ces conducteurs devaient être des hommes capables, aptes à agir seuls, en dehors d'un encadrement grégaire. Livrés à eux-mêmes, c'est à eux qu'il incombait de remplir la mission lointaine avec célérité et habileté. En fait c'étaient eux qui disaient à l'officier de liaison comment s'y prendre pour atteindre son but.

Henri Léon (de GOURIN) dirigeait les magasins. Il avait longtemps travaillé aux usines Michelin, à NEW-YORK.
L'importante fonction qu'il remplissait eût été, ailleurs, confiée à un officier. Ici, Léon était 2ème classe.
Le conducteur Lucien Bocquillon était d'un autre genre, bien français, celui-là, frondeur et spirituel, gouailleur et dépensier. Ex-industriel à NANCY, il avait fait don au Parc « United States » de matériel de bureau. Cette largesse lui avait valu d'occuper le poste de contrôleur des véhicules. Sa mémoire était si prodigieuse, qu'il se souvenait des numéros d'immatriculation de toutes les autos du dépôt, de leurs caractéristiques et de leur affectation. Il devint bientôt une sorte d' « éminence grise » du Capitaine de Luze.
Quant à Jacques Coignard, c'était le type du gavroche parisien. Revenu de LONDRES en 1914, où il était garçon-coiffeur, à la Royal Mail Steam Company, il affectait à dessein des opinions socialistes, pour épater les aristocrates qui l'entouraient. Mais comme il était zélé et serviable, Rosenthal lui-même ne dédaignait pas de discuter politique avec lui, auprès de son téléphone, dont il assurait la veille, nuit et jour. Il avait, à ce bureau du téléphone, important engrenage de notre machine, un camarade très collet monté,

copurchic, et que seule une telle guerre pouvait avoir amené en contact permanent avec un révolutionnaire. C'était William Carr, jeune Danois, qui était devenu l'intime du plébéien Coignard. Jacques Coignard lisait « Le pays de Dubarry », organe défaitiste et William Carr « L'action française ». Coignard recevait de LONDRES « The Nation », revue travailliste, et Carr « The Daily Mail », conservateur. Ils se les prêtaient et discutaient ferme.
« - Pouvez-vous me prêter « The Nation », Jacques Coignard ?
- Assurément, William Carr.
- C'est pour un usage intime, Jacques Coignard.
- Fucking, William Carr ».
Le Brigadier Gazel était garagiste-mécanicien à CUBA, Antilles, à la déclaration de guerre. Il était d'origine gasconne. Sa parfaite connaissance de l'anglais lui avait valu de passer à l'Armée américaine. Depuis 1914, il n'avait jamais bénéficié d'une permission. Il avait reçu la mauvaise nouvelle de la fermeture de son garage et de la maladie de sa femme. Sa clientèle était passée à des Espagnols concurrents.
Son patriotisme du début, qui l'avait poussé à traverser la mer, quand rien ne l'y obligeait, était mis à rude épreuve. Cet homme était toujours sombre, et nous le prenions en sincère pitié. Le bon Capitaine de Luze, en compensation, le fit nommer sous-officier.
Le Maréchal-des-Logis Robert, businessman réfléchi, savait traiter entre deux ordres de mouvement, une affaire de 3000 boîtes de sardines et de 1000 bougies Oléo avec l'intendance.
Le Maréchal-des-Logis Nicolas, ex-Vice-consul en Belgique, très « ancien Régime ». Du 2ème classe Baron Rosenthal, le roi de la perle, on disait qu'il valait 50 millions. Il était à tu et à toi avec les officiers Yankees. C'était à qui se ferait conduire par Rosenthal, enfin façon de parler, car il avait obtenu un second, auquel il allouait 200 francs par mois pour l'entretien de sa voiture. Un jour, le « tampon » ayant vidé malencontreusement le radiateur contenant 25 % de glycérine, produit rarissime réservé à la fabrication des poudres, il fallut faire un rapport, et Rosenthal, en principe, eût dû être puni. Il évita la taule en versant 200 francs à l'ordinaire.
Comme Rosenthal, le soldat André Bloch appartenait à la race sémite. Sans avoir l'envergure de Rosenthal, il dirigeait à PARIS une très grosse maison de tissus. Avisé, sous des dehors bonasses, qu'accentuait son type ethnique, piètre conducteur, il avait précipité un autocar dans un ravin, ce qui lui valut d'être affecté à l'habillement où il était comme chez lui.
À la French Mission, tous les hommes avaient de la personnalité, du caractère. C'étaient ce qu'on appelle, dans le civil, des « transatlantiques ».

En temps ordinaire, on les rencontre sur les grands paquebots, faisant la navette entre NEW-YORK, LONDRES, PARIS, LE CAIRE, BOMBAY, MELBOURNE. En vacances, ce sont les hôtes des grands palaces.
Ici, ils n'avaient pas de galons, mais leur rôle allait se révéler essentiel dans le contact avec l'immense peuple armé qui mettait l'Allemagne « Knock-Out ». Cela, moi, acteur et témoin, je puis le dire, vingt ans après, car la presse française a été discrète, - par ignorance sans doute, - sur l'œuvre des Missions près des Alliés. Il est de l'intérêt des relations interceltiques de suppléer à cette lacune.

(À suivre)